

Naissance d'une parallèle la première ligne

> Transporter une caméra

Dormir sous la neige

Cerner un mirador

S'approcher plus loin

Il faudrait d'abord imaginer un pré au milieu duquel nous trouverions debout. La plante de nos pieds occuperait une infime surface du sol et quelques brins d'herbe ne verraient pas le soleil. Notre corps insisterait sur ce contact de tout son poids et la terre, en-dessous, se tasserait comme pour agir en conséquence – l'herbe sous nos semelles auraient d'autant plus de mal à repousser. Le petit volume de terre durci s'appuierait contre la terre tout autour. De proche en proche une onde se déploierait, déformée à travers l'hétérogénéité des matières, et ce serait finalement la planète entière que nous façonnerions doucement, du simple fait d'être ; d'être là où nous serions. Et nous resterions là.

Je suis ici, présent : un postulat très vague qui peut se développer dans de nombreuses directions.

Du sommet d'une brindille, une épeire amorce sa toile. Elle sécrète un fil dont elle abandonne une extrémité au gré des vents, des champs, d'un contexte. La soie filée progresse à travers la complexité des choses, dessine dans les mouvements d'air. C'est une recherche hasardeuse qui parie et s'achève finalement dans la coïncidence d'une rencontre. Le fil s'accroche, la ligne se tend et, à partir d'elle, s'esquissent simultanément une architecture et une pratique de vie.

De la même manière, je peux décider d'abandonner au monde ma subjectivité, la lancer telle qu'elle est et la laisser cheminer, que les circonstances la guident jusqu'à un contact en forme d'entente. L'amarre est infime, fragile comme une fibrille de soie, mais c'est l'ébauche d'un rapport aux choses, d'une vérité à soi. Chaque geste que je déploie et qui se perd dans l'atmosphère peut ne rien produire d'autre que lui-même, dépourvu de toute volonté d'impact, de toute intention consciente, il adopte tout de même une position, prend possession d'un temps, propose encore un sens ; c'est-à-dire une manière de lier mon existence à tout ce qui la dépasse. Tendre une ligne entre un corps qui se meut et l'espace qui accueille ces mouvements. Se placer précisément là, entre le monde et soi. Dans l'affirmation d'une coprésence. En funambule.

Au plus profond d'une présence, il y a ce qui justement lui échappe, ou plutôt s'autorise à en sortir : un regard. En 1957, le designer Roger Tallon concevait la caméra 8 mm *Sem Véronie*, sa particularité principale était de ne pas avoir d'objectif apparent. Ce que l'objet raconte de sa considération du monde, c'est qu'il

n'envisage pas de percer le réel, de le disséquer ou le prendre en otage sous le canon ou le scalpel d'un objectif, mais de se déposer contre lui, s'appuyer. Chaque vidéo est le mouvement d'un regard rendu visible. Chaque regard est en mouvement. Il faudrait pouvoir voir ce travail de l'œil. Comment il se dépose ou transperce, comment il construit ou ébranle, embrasse ou rejette. D'où il part. Comment il chemine. Comment il se perd... Mettre le regard en abîme.

Le regard est un corps qui prend de l'avance, il se charge d'interactions potentielles, de pratiques en devenir. Dans le contexte du pré, cerné par des herbes qui pointent à perte de vue, s'élabore déjà la première étape d'un plan : le basculement d'un terrain en territoire. Ce que l'on regarde, on l'habite. Il y a dans cette zone étrange que délimitent le microscopique et l'horizon – c'est-à-dire entre la ligne où le regard ne parvient plus et celle où il ne pénètre pas –, il y a dans cette zone une souveraineté du regard, un endroit d'où on ne le déloge pas. C'est notre premier territoire, sa lecture est sans préalable. On ne l'écrit pas.

Au cœur du pré, je pense à ce qui peut s'écrire et à ceux qui écrivent. Je voudrais considérer un autre territoire – complémentaire, dont on trace les limites cette fois ; je songe au poète Robert Walser. Le dernier poème de Walser tient en une ligne, radicale, sans appel et définitive, mais pourtant inachevée. C'est une promenade dans la campagne suisse enneigée, le mardi 25 décembre 1956. La ligne part de l'hôpital psychiatrique d'Herisau au sein duquel l'écrivain séjourne

depuis 23 ans. Tracée à même la neige, elle se déploie sans doute sur quelques kilomètres, puis s'arrête dans un pré sans plus de prolongation possible. De froid ou d'épuisement, Robert Walser est mort au bout de sa ligne, les semelles au vent.

Je veux écrire que la surface de mes pieds posés au sol est un territoire à mon échelle, que ce territoire justement s'écrit et que, dans la terre meuble ou dans la neige, il faut revendiquer son inviolabilité. Je peux alors faire un pas, déplacer mon territoire sur la surface du globe, amorcer une ligne comme une piste ou comme une frontière ; comme un poète. Pas après pas, au milieu de tout ce qui est à sa place, tracer dans le monde ce que le monde permet mais ne peut pas mettre en place. Accompagner, un fil de soie ou une subjectivité. Suivre à la trace.

Emprunter les derniers pas de Robert Walser, c'est se convaincre qu'on ne peut justement pas faire autrement que de laisser des traces et que ces traces sont significatives. Il importe alors de revenir en arrière, mettre le regard à terre pour constater. La justesse consiste à revenir : se placer face à sa pratique du monde. Face à ce qu'on y a laissé ; des empreintes innombrables, des réseaux d'expérience et de compréhension, des échafaudages de lignes. À revenir, le corps ajoute de nouvelles traces qui se superposent aux précédentes, comme autant de strates dans la construction d'un regard. Les lignes s'affûtent et le dessin se précise. Une individualité se façonne, singulière et souveraine. Sur le fil. Il faut alors garder en mémoire qu'au creux des prés et à l'extrémité des plus belles lignes, il y a parfois le corps mort d'un poète.

Guillaume Barborini, mars 2017